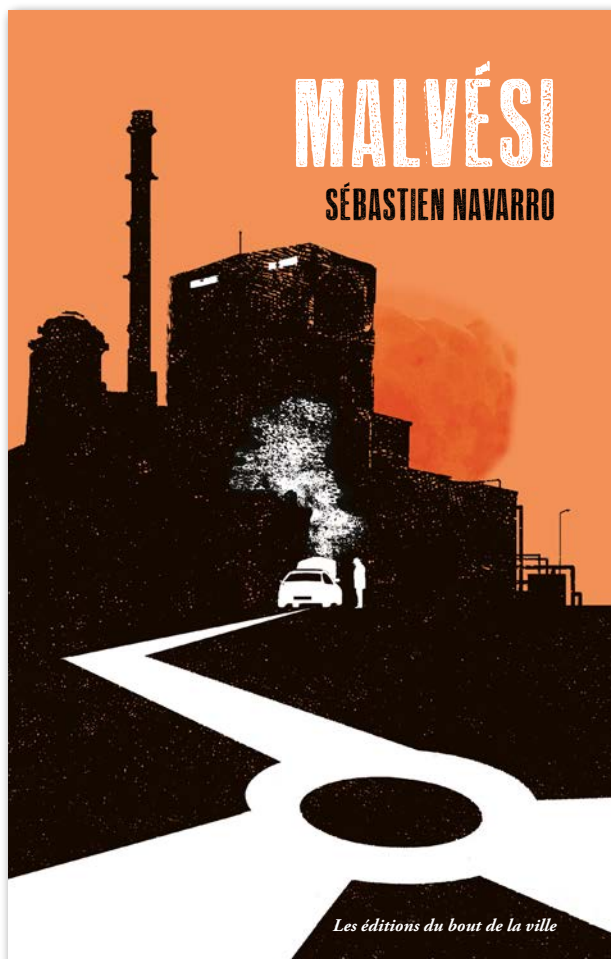


« Je fatiguais. Quelque chose patinait dans cette affaire. J'avais beau ne pas avoir mis un pied dans ses murs, la Citadelle m'enfermait en elle. Dans sa masse, son inertie, sa chiée de chiffres. Malvési se foutait des colères et des peurs populaires. »

En librairies le 17 avril 2026

MALVÉSI

SÉBASTIEN NAVARRO



Sur les hauteurs de Narbonne, l'usine de Malvési raffine de l'uranium pour les centrales nucléaires françaises. Le vin, la garrigue et la mer bleue pourraient faire oublier aux riverains ce qui s'y trame... jusqu'au jour où des boues radioactives se déversent dans leur jardin.

Avec pour seules armes sa ténacité et son humour, le narrateur décide de s'attaquer aux secrets de la « Citadelle ». Une enquête digne d'un polar qui nous entraîne au cœur de la folie atomique.

Sébastien Navarro écrit régulièrement dans la presse indépendante. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont Péage Sud (Le Chien rouge, 2020).

ÉLÉMENTS TECHNIQUES

Format : 13 x 21 cm

144 pages

Prix : 16 €

ISBN : 979-1-09-110861-4



Diffusion : Hobo diffusion

Distribution : Makassar distribution

contact@leseditionsduboutdelaville.com

Les éditions du bout de la ville
09 290 Le Mas d'Azil

leseditionsduboutdelaville.com

*Pour vous, les irrationnels, c'est clair que nous,
les industriels, on va tuer tout le monde.*

Somaland, Éric Chauvier

LE CATCHEUR

C'était un vendredi 13, une mi-août de fournaise comme nos surchauffes climatiques en produisent désormais à la pelle. J'étais invité à présenter mon livre sur les gilets jaunes aux Lucioles de la Colère, un festival de la « gauche radis cale » installé sur un causse du Quercy. L'herbe était pelée et jaune. Des massifs de genévriers barricadaient un relief quasi lunaire au milieu desquels des grappes de tentes faisaient comme des cloches à chaleur multicolores. Les pare-brise de guimbardes du siècle dernier réfléchissaient les flèches d'un soleil omnipotent. En guise de bande-son assourdissante, le chant de cigales mâles jouant de leurs cymbales pour aguicher les femelles. Quelques rares groupes de militants, assis ou accroupis, pompaient l'ombre des derniers pins noirs. La plupart des festivaliers avaient filé à travers la brousse, direction la combe du Cabrit, une faille karstique au fond de laquelle écumait un torrent. Difficile, pourtant, d'imaginer que de l'eau à l'état liquide puisse subsister dans cette touffeur asphyxiante. Au comptoir du barnum, trois jeunots lampaient patiemment une bière à la châtaigne dans leur écocup en bambou. Deux enceintes diffusaient une compil de rocksteady jamaïcain. À croire que l'inspiré DJ, un trentenaire floqué d'un t-shirt « *Free Julian Assange* », s'était mis en tête de ployer les dernières énergies du moment avec son proto-reggae lancinant. Un coup d'œil à ma tocante indiquait qu'il était pile 16 heures. L'heure creuse des échoués.

Je m'assis sur un banc, posai mon carton plein de bouquins, ôtai ma casquette et frictionnai ma tignasse poissée. J'avais le corps trempé après m'être échiné à gonfler mon vieux matelas à air. En vain : ma literie en plastique était percée. Je n'avais pas de bol et encore moins de rustine. Jimmy Cliff

chantait : « *Ooh, the harder they come, harder they fall, one and all* ». Extrait de la bande originale d'un polar jamaïcain de 72. Cliff, je le haïrai plus tard, en 83, quand il faudrait guincher en famille sur les beats de son *Reggae Night* synthétique. Mais je n'étais pas là pour commenter le *dancefloor* de mon enfance mais pour présenter mon bouquin sur les gilets jaunes au public hautement politisé des Lucioles.

Je secouai les pans de ma chemise pour m'aérer la carcasse. Mon intervention était prévue à 18 heures. Deux heures à tuer, ce n'était pas le bout du monde. Juste ce plateau austère de l'arrière-pays lotois à supporter. Rencard géographique censé être à trois heures de route de chez moi d'après les algorithmes d'Internet alors que j'en mis presque le double. Encore heureux que je ne me sois pas retrouvé en plein Gévaudan ou en pays alsésien. Me déplaçant, j'étais capable de tout. Surtout du pire. Ma rose des vents était une aigrette de pissenlit : le moindre courant d'air éparpillait ma boussole interne en autant d'akènes tourbillonnants.

Faisant le tour du proprio, je me retrouvai dans le QG du festival : une ancienne bergerie joliment rénovée. Un couple dans la vingtaine discutait à voix basse sur un des nombreux canapés de la pièce. Ça sentait la vieille pierre, un mélange de fermentation minérale et d'aigreux crayeuse. Mon regard fut attiré par une caisse en bois posée à côté d'une table basse. À l'intérieur : un vrac de tracts. Guerre en Ukraine, crise sanitaire, rassemblements contre un projet de parc éolien, venue de Zemmour, réchauffement climatique, soutien à une famille albanaise menacée d'expulsion. Autant de fronts ouverts face à un ennemi polymorphe. Et puis il y eut ce tract. Papier glacé, bandeaux jaunes et blancs, le texte appelait à un rassemblement à Narbonne : « Contre TDN et NVH on sort les parapluies ! » Un pictogramme symbolisait une famille rassemblée sous un immense parapluie coloré. Tout en bas à droite, le trèfle radioactif enchâssé dans un triangle dont les trois angles étaient surlignés des mentions : Areva, Malvésii, Danger.

Malvésii.

Une pellicule d'eau glacée inonda le plat entre mes omoplates. Je fermai les yeux. Malvésii. Putain d'usine. Ce qu'elle m'avait gonflé avec ce machin à l'époque. Et moi qui n'avais rien voulu savoir, d'autres chats à fouetter que d'aller faire le guignol à Narbonne. Nadège. Nadejda. Combien d'années s'étaient écoulées ? Quatre, cinq ? Qu'est-ce que ça pouvait foutre ? Elle était là, à la fois fantomatique et clairement ciselée, yeux fermés je revoyais les siens grands ouverts : ses prunelles chocolat, éternelle fronde malicieuse, son sourire ambigu, bluff ou détermination on savait jamais. Nadège. Mon fantôme, mon amour, mes regrets. Nos batailles rangées, nos rires bourrés, nos fringales de plumard. J'en aurais chialé. Je chialai. « Ça va, monsieur ? » C'était les jeunes du canapé d'en face qui me donnaient du « monsieur ». Si même les alternos respectaient les bourgeoises conventions, on n'avait pas le cul sorti des ronces. J'essuyai nerveusement mes châsses d'un revers de manche. Dans ma main droite, le tract n'était plus qu'une boule de papier. Dure. Je marmonnai un bref « Ça va ». J'avisai la poubelle et visai. Mal. Le tract rebondit à côté. C'était ma vie ça.

J'ai correctement négocié l'entame de ma présentation. L'abîme avec une partie du public s'est creusé quand j'ai expliqué que pour pouvoir écrire sur un mouvement auquel on participait il fallait avoir un pied dedans et un pied dehors. L'assistance des Lucioles était tout sauf homogène. Me faisaient face des militants aguerris, des routards post-soixante-huitards, des jeunes pousses acquises à la cause du féminisme intersectionnel et de l'antiracisme décolonial et des gilets jaunes pur jus toujours sur la brèche. L'un d'eux était au premier rang et me faisait face. Physique de catcheur avec menton prognathe, cheveux en longue broussaille et cou taurin, il me regardait fixement et m'écoutait parler sans bouger une oreille. Par moments, nos regards se croisaient : le sien était minéral, surmontant une masse pectorale sur laquelle reposaient ses battoirs croisés haut. Ça faisait plus

d'une heure que je jactais et distribuais les tours de parole. Les gens avaient plutôt à cœur de raconter leur vécu gilet-jauné que de me questionner sur la démarche m'ayant conduit à écrire *Fluos*. La nervosité, la fatigue et la chaleur m'avaient desséché la bouche, l'impression d'avoir la langue en carton bouilli. Derrière moi, l'insupportable écho du baffle me renvoyait les décibels de ma voix en pleine carafe. Bref, je saturais : de moi, d'eux, du moment.

Une nana à la voix éraillée venait de lever la main, je n'eus pas le temps de lui passer la parole qu'elle éructa que les gilets jaunes, ça ne s'écrivait pas, ça se vivait. Prends ça dans les ratches, l'écrivillon lyrique. Et puis pourquoi j'en parlais au passé ? Ici les gens étaient toujours mobilisés, on lâchait rien et Macron finirait bien par dégager ! Quelques applaudissements et lazzi appuyèrent le propos. Une sexagénaire se leva et me tança : la seule voie à suivre désormais était celle de groupes comme Action directe. Là, il était clair que l'affaire m'échappait. Une poignée d'excités étaient en train de me tailler un costard de demi-sel. L'expérience était à la fois déroutante et désagréable. J'aurais bien fui mais la pampa alentour me parut soudain aussi accueillante qu'un désert de rocaille dans *Punishment Park*. Je m'efforçai de sauver la face et expliquai l'emploi du passé dans mon intervention : non pas pour enterrer le mouvement, mais en référence à la brève période de l'occupation des ronds-points. C'est celle-ci que j'avais intensément vécue. Je considérais, peut-être à tort, qu'une fois le dernier rond-point évacué, le mouvement avait perdu sa substantifique moelle. C'était tout, je ne jugeais pas du reste. Je réexpliquai l'épiphanie où tout avait basculé pour moi : ce premier soir où je mis un orteil à une AG et où, découvrant le degré d'auto-organisation et de détermination des gilets, je décidai sur-le-champ non seulement d'en être mais aussi de documenter le mouvement en vue de raconter plus tard ce que je pressentais être une incroyable épopée.

« Physique de catcheur » leva la main et grimaça de dégoût :

– Je sais pas ce que t'es... mais t'es pas un vrai gilet jaune. J'avais déjà vécu ces procès en légitimité sur le rond-point. Ils faisaient partie de nos tumultueuses prises de bec entre d'un côté les « historiques » sur la brèche depuis le 17 novembre et de l'autre les radinés sur le tard. Sur le vif de l'action, il était facile de désamorcer par l'humour ce genre de saillie. Quelques années et une pandémie planétaire après, je pris la remarque relativement mal. De laborieuse, ma présentation devint pathétique. M'adressant sèchement au baraqué, je lui dis que je n'étais pas au courant qu'il fallait une accréditation pour être un « vrai » gilet jaune. Qu'on me dise à quelle autorité m'adresser la prochaine fois pour avoir le précieux sésame. Je vitupérai. Un des organisateurs se glissa alors entre le public et moi : « Camarades, dépassionnons le débat. » Ma colère me quitta alors tout de go et une grande fatigue fit baller mes bras. J'étais triste et fourbu. Le catcheur leva alors son quintal de muscles et me tourna le dos. Face au public, il leva le marteau de son poing et hurla aux quatre vents :

– Gilets jaunes, quel est votre métier ?

Poumons à l'unisson, le public envoya jusqu'aux étoiles les trois salves de ses « Ahou ! ahou ! ahou ! » Je restais muet et figé. Comme si chaque cri m'excommuniait toujours un peu plus du chœur communautaire. Je n'étais plus des leurs. Et cette vérité que je me refusais à voir me sauta à la figure : les gilets se foutaient de tout retour sur expérience. Les gilets se foutaient d'une quelconque reconnaissance les inscrivant comme fait majeur dans l'interminable fresque des soulèvements du pays. Allant de l'avant, ils pétaient les rétros sur leur passage. Rien derrière, tout devant. Même politisée, ma nostalgie n'était que bâtons fichés dans des cadences toujours prêtes à défricher de nouveaux boulevards. Je l'avais écrit : les gilets jaunes n'étaient pas un mouvement social, *ils étaient le mouvement*. À mes dépens, je redécouvrais cette dynamique qui m'avait tant galvanisé au cours de l'hiver 2019.

La nuit était tombée, j'aurais voulu partir à la recherche de mon catcheur afin de purifier par le malt et le houblon ce stupide contentieux qui nous opposait, j'aurais voulu son absolution dans une virile étreinte avec promesse de se retrouver lors des prochains embrasements. Bref, je continuais à romancer le réel. Avant d'aller me coucher, je vendis mon seul bouquin à un sympathique couple breton. Je ne sus s'ils achetèrent mon livre mus par un vrai intérêt ou par pitié pour mon âme déconfite.

La nuit fut le calvaire que je redoutais. Mon corps de grand maigre fut mis au supplice par le sol caillouteux, quant à mon esprit, il joua sans cesse les scènes les plus aiguës de ma navrante intervention. Les rares fois où je sommais dans de courtes séquences de sommeil, c'était pour me réveiller avec le visage de Nadège imprimé dans le cortex. Nadège était revenue et me faisait la leçon : chaos climatique, folie nucléaire, flambées fascisantes, tout ça se tenait et se nourrissait, tout ça formait une concrétion mondiale qui nous tombait sur le coin de la gueule. À l'époque, ce genre de métadonnées surplombantes me laissait de glace. Mes énergies militantes étaient plus prosaïques. Violences policières, racisme, habitat insalubre : je voulais être dans les quartiers, auprès de celles et ceux qui en avaient le plus besoin. Pas question de perdre mon temps pour aller former un papillon géant à Narbonne parce que des citoyens avaient soudain la trouille d'un complexe chimico-nucléaire aux portes de leur ville. Ce genre de molle communion me passait à dix mille. Schlass et déprimé, je guettais les premières lueurs de l'aube pour plier mon barda.

Je roulais depuis deux heures, bâillant à m'en décrocher la mâchoire, les trapèzes durcis de crampes, le corps engourdi par l'air chaud s'engouffrant du dehors quand je décidai de faire une pause. Dans un bled du Minervois, je trouvai un troquet ouvert au bord du canal du Midi. Je commandai un double noir bien serré. Sirotant mon caoua, mon cerveau était la proie de souvenirs diffus et de vieilles tensions.

Quelque chose était en train de me harponner, un genre de curiosité à rebours, de nerveuse intuition.

Il me fallut pas mal de demi-tours et d'errements en bagnole dans les parages narbonnais pour arriver à dénicher le panneau indiquant la zone industrielle de Malvezy. Tendue comme un arc, je freinai et braquai sèchement à gauche. L'oppidum de Montlaurès, site archéologique, était indiqué. Je me souvenais : le Montlaurès était cette colline dominant l'usine. Tant que je n'y serai pas allé, m'avait sermonné Nadège, tant que je n'aurai pas vu de mes yeux vu, je ne pourrai pas comprendre. Plusieurs fois, j'avais promis de l'accompagner. Promesse jamais tenue.

Je me garai et m'engageai à pied sur la pente d'un sentier abandonné. Comme partout, l'herbe était paille. Je grimpai au milieu d'oliviers et d'amandiers rachitiques et de genêts rabougris. Deux minutes après, j'étais au sommet de la colline. Les vestiges d'un oppidum se fondaient dans la végétation austère de l'étroit plateau. Tranchées et sondages dans la roche permettaient de se faire une vague idée de la morphologie de ce site fortifié dont il ne restait que quelques basses ruines éparses. Pierres au milieu de pierres. Le ciel était d'un bleu immaculé, le vent un frémissement sec et chaud. Droit devant, plein sud, j'avais vue sur la plaine littorale du Narbonnais. La ville se devinait tout au fond avec son imposante cathédrale. En surplomb, un massif de pins colonisait les pentes rocailleuses jusqu'à une source. Juste après, au départ de la plaine, je découvrais, stupéfait, les bassins rectangulaires de Malvési. C'était immense. L'image aurait pu être belle. Une enfilade de marais salants. Harmonie troublante entre biotope naturel et aménagements humains. Le vert mordant des vignes, la panure dorée des prairies et le bleu outrancier des lagunes de l'usine. Nadège avait été obsédée par cette usine. Je la revoyais s'enflammer dans notre appart : des cobayes, voilà ce que sont les Narbonnais ! On les irradie, on pourrit leur flotte, on pourrit leur air et tout le monde s'en fout.

Je balayai à nouveau les bassins du regard. À quoi étais-je confronté ? Les minutes passèrent. Pesantes et incertaines. Je finis par rebrousser chemin. En bas de la colline, je tombai sur un vieux cadavre de sanglier. Des côtes blanchies dessinaient un thorax puissant. De longues touffes de poils rêches parsemaient la carcasse. Au-dessus de la dépouille, un os long en forme de L – peut-être celui d'une patte – se détachait et semblait montrer une direction. Je restai un moment à essayer d'interpréter le présage. Je regagnai ma voiture, conscient de ne rien maîtriser de ces étranges bifurcations que la vie pouvait vous faire prendre.